

un courage et une activité continuel, c'est enfin un désir, une volonté, une action persévérante à travailler à briser, à faire disparaître toutes ces entraves à l'amélioration de notre classe.

Préparons des requêtes pour la prochaine conférence, faisons la liste de nos besoins, des réformes nécessaires à la classe, travaillons surtout contre ce mal dont nous parlons aujourd'hui et qui paraît se généraliser de plus en plus et va porter encore davantage parmi nous le découragement, la douleur et la misère.

Notre bonheur personnel et l'avenir véritable de l'éducation s'y trouvent engagés.

RECTIFICATION.

C'est par erreur que, dans notre dernier article sur les *Origines et la formation de la langue française*, nous avons placé au XV^e siècle l'établissement de la Réforme. Bien que Wickleff ait commencé à faire secte sous le règne du roi Richard II, il n'en est pas moins vrai, cependant, que le grand schisme a eu lieu du temps de Henri VIII, et l'établissement du protestantisme, sous les règnes d'Edouard VI et de la vierge Elizabeth.

0000000

ISABELLE DE MONVILLE.

Un homme âgé, d'une noble tournure, la poitrine couverte de décorations, se présente au couvent de l'Abbaye-aux-Bois. En l'apercevant, la supérieure s'écrie : " Le général de Monville ! ... Ah ! qu'Isabelle va être heureuse ! elle ne vit pas loin de vous, monsieur ! — Bonne Isabelle ! Comment se porte cette chère fillè ! — A merveille. Elle est l'édification de notre communauté. Tenez, la voilà dans le jardin. — Mon Dieu, madame, qu'elle est grande ! qu'elle est belle ! — Vous tremblez, général ! — La joie, l'émotion. . . . Quatre ans sans la voir. . . . La retrouver parfaite. . . . Pardonnez mes larmes. . . . ah ! je suis heureux d'en répandre. — Elles vous honorent, monsieur. Je vais faire appeler votre chère fille. — Non ! non ! un moment : il ne faut pas qu'elle soit témoin de cet excès de faiblesse. Tout est perdu quand nos enfants savent à quel excès nous les aimons. — Comment, monsieur ? — Oui, madame, tout est perdu quand on ne craint un peu celui qu'on doit respecter ; et si ma fille savait jusqu'où va ma tendresse pour elle, elle en abuserait un jour. — Jamais mademoiselle, votre fille n'abusera d'un sentiment qui fera sa gloire et son bonheur. — N'importe, madame ; il faut qu'elle ignore ce qui s'est passé. — Je me tairai, monsieur."

Lorsque Isabelle sut que son père l'attendait, elle courut hors d'elle se jeter à son cou, l'appela des noms les plus tendres, le baigna de ses larmes, et s'écria mille fois : " Quel bonheur ! quel bonheur ! mon père ! Quatre ans d'absence ! Ah ! ne me quittez plus, ne me quittez jamais ! " — Oui, ma fille, je ne te quitte plus, répondit le vieux guerrier en essayant furtivement une larme. J'ai pris ma retraite, et je viens t'enlever. — Pour vous suivre ? — Pour me suivre. . . — Ah ! je suis trop heureuse. — Mais il faut être prête dans deux heures. Fais tes paquets, remercie madame de ses bontés pour toi, et ne me fais pas attendre une seule minute quand je reviendrai — Oui ! cher papa, je serai prête, n'en doutez pas.

A l'heure dite, le général était à la porte du couvent : c'était l'homme de la discipline et d'une sévérité toute militaire ; il l'outrait peut-être pour dérober à tout le monde le secret d'un cœur trop tendre. A force de jouer le rôle d'un homme inflexible, il avait fini par en prendre l'esprit. Il est bien rare de corriger un défaut, sans tomber dans le défaut contraire.

Au moment du départ, les religieuses, les pensionnaires entourent Isabelle ; on pleure en embrassant celle qu'on aime si tendrement ; elle-même pleure en disant adieu à des compagnes chéries, et sa figure passe de l'expression du bonheur, quand elle regarde son père, à une expression de tristesse en reportant ses yeux sur ses amies, et sur l'asile sacré qu'elle regrette.

Cette scène fit naître un mouvement de jalousie dans le cœur du général. Après l'avoir observée en silence, il s'écria, en cédant à son dépit : " Si de quitter cette maison te cause un si violent chagrin, restes-y : je trouverai un cœur qui me sera dévoué plus que le tien pour soigner ma vieillesse."

Ces mots firent pâlir Isabelle. Essayant promptement ses larmes, elle répondit à son père : " Vous voyez, cher papa, qu'ici j'étais un enfant gâté ; cependant, quoique comblée de bonté par ces dames, le bonheur de vous suivre l'emporte sur le chagrin de les quitter ; j'espère qu'elles me le pardonneront."

Alors Isabelle hâta ses adieux, arrêta sur ses lèvres mille paroles affectueuses ; mais que ses yeux disaient de choses ! Ses amies la devinèrent, et lui dirent dans un long embrassement : *Nous t'aimerons toujours.*

Enfin, on monte en voiture : pendant le chemin le général observait sa fille, et celle-ci soutenait cet examen comme quelqu'un, qui n'a rien à se reprocher. En effet, ses regrets étaient dominés par cette pensée si douce : *Je suis avec mon père.*

" Tu ne me demandes pas où nous allons ?